

*Bienvenue au balado sur l'exposition « Barbara Ann Scott : Venez patiner avec moi » présenté par les Archives de la Ville d'Ottawa.*

*Dans ce balado, vous entendrez une entrevue accordée par Barbara Ann Scott, dans sa résidence floridienne, à Paul Henry, archiviste de la Ville, de même qu'une entrevue avec Paul Henry et Elizabeth Manley réalisée à Ottawa par Olga Zeale, agente de programmes d'éducation et d'interprétation.*

PH : Je m'appelle Paul Henry et je suis archiviste à la Ville d'Ottawa.

OZ : *Pourquoi était-il important pour les Archives de la Ville d'Ottawa d'acquérir la collection de Barbara Ann Scott?*

PH : En fait, le mandat des Archives de la Ville d'Ottawa est de gérer les documents de la municipalité et de préserver les documents qui autrement se perdraient à jamais, en particulier ceux qui font état des contributions de résidents, d'organisations, d'entreprises et d'organismes communautaires qui ont fait d'Ottawa la ville qu'elle est aujourd'hui, et qui permettent d'établir une comparaison entre la ville d'aujourd'hui et le passé connu d'un secteur donné. Les documents privés mettent au jour certains faits et permettent de raconter l'histoire d'Ottawa au-delà de son rôle de capitale nationale.

La collection de Barbara Ann Scott permet de réaliser ces objectifs à de nombreux égards. M<sup>me</sup> Scott est la résidente la plus décorée et l'athlète olympique la plus médaillée d'Ottawa; si on retourne en arrière, vers 1947 et 1948, la clé de la ville lui avait été remise et des défilés avaient été organisés en son honneur. À cette époque, un nombre assez impressionnant de personnes sortaient dans les rues pour célébrer ses réalisations, et dans un sens, la ville appartient à M<sup>me</sup> Scott, c'est sa ville. Mais d'un autre côté, M<sup>me</sup> Scott appartient aussi à cette ville. Elle a réussi à faire connaître Ottawa, et ses réalisations ont résisté à l'épreuve du temps.

OZ : *De quels types d'objets M<sup>me</sup> Scott a-t-elle fait don à la Ville d'Ottawa?*

PH : Eh bien, ce qu'il y a d'intéressant à propos de sa collection, c'est qu'elle est essentiellement composée d'objets tridimensionnels. Une grande partie des objets sont des artefacts, et c'est intéressant, car normalement, ou traditionnellement, les archives ne réunissent pas des objets, nous conservons surtout des documents. Mais à bien des égards, les collections sur le sport se rapportent à une des activités courantes les plus pratiquées par les résidents ordinaires. Lorsque vous étiez jeune, par exemple, et que vous pratiquiez le patinage artistique, le hockey, le tee-ball ou peu importe, vous aviez une médaille et pas nécessairement un certificat. Et c'est pourquoi ce que nous conservons au fil du temps, ce que nous, gens ordinaires, collectionnons, ce sont des petites choses tangibles, et non pas des documents en papier. Donc, particulièrement pour les collections relatives aux sports et pour la collection de M<sup>me</sup> Scott, nous avons conservé des objets, ou plutôt elle a conservé des objets, comme ses médailles, ses trophées, ses prix; tous des objets tridimensionnels.

Nous avons également un grand nombre de photographies de sa collection, mais, encore une fois, celles-ci sont pour la plupart dans des albums, qui eux sont des objets tridimensionnels. Donc, nous n'avons pas beaucoup de lettres, par exemple, mais nous avons un grand nombre d'articles tridimensionnels utiles que vous trouveriez dans une collection qui témoigne du genre de vie que menait M<sup>me</sup> Scott.

*OZ : Quel est votre artéfact favori de la collection de Barbara Ann Scott?*

PH : C'est une question difficile. La collection comprend beaucoup d'artéfacts intéressants qui racontent tous en soi une histoire fascinante. J'ai constaté qu'un grand nombre des reconnaissances qu'elle a reçues pour souligner ses réalisations et ses réussites renfermaient une autre histoire qui n'était pas liée à l'artéfact lui-même. Je crois que c'est exceptionnel; ce que je veux dire par là, c'est qu'elle a remporté quatre championnats majeurs au cours de la même année, un exploit jamais réalisé auparavant et que personne d'autre n'a réussi à accomplir depuis. En fait, les règlements ont même été modifiés après coup pour que ça ne se reproduise plus. Ce fait, en soi, marque une importante contribution. Mais la reconnaissance qu'elle a obtenue immédiatement après les championnats et au cours des années qui ont suivi a été phénoménale. Et toute cette reconnaissance pour ses accomplissements est représentée par la myriade d'objets qu'elle a reçus : clé de la ville, abonnements à vie, cartes or, défilés, lettres de reconnaissance et de félicitations d'une foule de gens... Tout le monde, des petits clubs de patinage artistique de la Colombie-Britannique à Sa Majesté la Reine, qui l'a invitée à une audience royale, et tous ceux qui se trouvent entre les deux. Et c'est cette reconnaissance qui, à mon avis, révèle la nature de sa contribution, encore plus que toutes les médailles d'or ou les artéfacts exposés.

*OZ : Qu'advient-il de la collection de Barbara Ann Scott maintenant qu'elle fait partie des Archives?*

PH : Eh bien ce qui est intéressant à propos de la collection, à propos des Archives, c'est que lorsque nous apportons quelque chose aux Archives, cet objet devient notre responsabilité jusqu'à la fin des temps, plus ou moins un jour. Nous consacrons donc ce temps à la préservation et à l'entretien de la collection. Alors, durant la période où l'exposition sera présentée, nous effectuerons une rotation des artéfacts pour assurer leur conservation. Par exemple, certains textiles ó l'exposition comprend quelques textiles ó ne peuvent être exposés à la lumière durant une longue période, sinon l'objet commence à se détériorer. Donc, nous remplacerons l'objet par un autre de façon à ce que les deux puissent être vus, mais surtout pour protéger l'objet afin qu'il demeure en bon état pour encore 250 à 500 ans, au lieu de seulement 100 ans.

Mais il sera également possible de voir les objets de la collection ou d'effectuer de la recherche sur ceux-ci aux Archives puisqu'ils feront partie de nos collections générales sur les sports et des collections générales privées que nous avons ici aux Archives.

*OZ : Alors, décrivez-nous comment ça se passe quand vous recevez une collection. Concrètement, que faites-vous avec les objets?*

PH : Eh bien, dans ce cas particulier, nous sommes allés chercher la collection en Floride, donc nous avons catalogué les objets et consigné leur état sur place; nous avons pris des notes sur chaque objet et les avons photographiés pour être capables de déceler plus tard d'éventuels changements qui se seraient produits durant le transport entre la Floride et Ottawa. Lorsque les objets sont arrivés ici, nous les avons soigneusement déballés et notre conservateur a examiné tout le matériel pour relever d'éventuels problèmes. La Floride, où M<sup>me</sup> Scott habite, est très près de l'océan, et il y a plus d'eau salée et d'humidité que dans cette partie de l'Ontario. Nous avons donc dû intervenir dans certains cas pour stabiliser certains artefacts. Une fois à destination, les objets sont catalogués et documentés. S'ils ne sont pas exposés immédiatement, ils sont entreposés dans des contenants situés dans nos chambres climatisées.

Étant donné que la majeure partie de la collection est composée d'objets tridimensionnels, nous devons fabriquer des supports spéciaux pour entreposer dans les chambres le matériel qui n'est pas utilisé, mais aussi pour que les chercheurs puissent y accéder facilement. Toutefois, nous tentons d'incorporer le plus d'objets possible à l'exposition en tenant compte de l'espace dont nous disposons. Et bien sûr, toutes les personnes qui le désirent peuvent accéder à la collection et examiner les objets. Vous pouvez venir aux Archives lors des heures d'ouverture pour voir la collection, et c'est gratuit.

Nous avons également des employés spécialisés qui vous aideront à accéder non seulement à la collection de Barbara Ann Scott, mais aussi à d'autres collections portant sur des sujets connexes qui reconstituent l'histoire sportive d'Ottawa et soulignent la contribution d'autres athlètes féminines d'élite aux sports à l'échelle nationale ainsi qu'à la culture d'Ottawa.

---

PH : *La première question qui se pose est la suivante : comment votre père vous a-t-il inspirée?*

BAS : Dès mon plus jeune âge, il m'a toujours enseigné que le Canada devait passer en premier. Et que si je faisais quelque chose, je devais le faire de mon mieux. Il était plutôt mécontent de moi la fois où, à l'âge de six ans environ, j'ai passé un test au Minto Skating Club, vous savez, l'un des premiers, à l'époque on l'appelait « le quatrième test », et il était parti du bureau pour venir me voir. C'était en fin d'après-midi. Je n'ai pas fait le test très sérieusement et je ne l'ai pas très bien réussi. Mon père était tellement fâché contre moi. Pas parce que je n'avais pas bien réussi, mais parce que je m'étais comportée comme ça. Il a dit : « Ces trois messieurs sont venus de leur bureau jusqu'ici pour évaluer ta performance, et tu en fais une plaisanterie. » Il a ajouté : « Je ne veux plus jamais te voir participer à une compétition si tu ne le fais pas correctement et sérieusement », donc c'est vraiment resté gravé dans ma mémoire. Mais il était tellement pour le Canada et il croyait dur comme fer que s'il y avait quelque chose que vous pouviez faire pour le Canada, vous deviez le faire.

PH : *Certains membres du personnel ont lu votre biographie, le matériel de recherche que vous avez envoyé. Et il semble que Sonja Henie vous a aussi inspirée.*

BAS : Oh, elle était mon idole. Oh mon Dieu.

PH : *Comment vous a-t-elle inspirée?*

BAS : C'est que, j'adorais patiner et je voulais avoir des patins de figures. J'avais alors cinq ou six ans peut-être. Enfin, quatre ou cinq, parce que j'ai fini par avoir les patins. Elle était tellement extraordinaire, ses costumes aussi, et elle! Je voulais vraiment être comme Sonja. C'est ce qui m'a inspirée, et mes parents ont joint le Minto Skating Club, j'ai pris des leçons, et ainsi de suite, et j'ai commencé à l'âge d'environ... J'avais six ans, je pense, quand j'ai commencé. Mais elle a toujours été mon idole. Et d'ailleurs, quand j'avais environ 10 ans, Otto Gold, qui venait de la Tchécoslovaquie, était mon entraîneur. Il y avait un spectacle sur glace, mais il n'était pas présenté à Ottawa, c'était à Montréal. Et papa nous a amenés le voir à Montréal, maman, Otto et moi. À l'entracte, Otto a envoyé une note à Sonja parce qu'il l'avait connue en Europe. Bien sûr, elle était tout excitée et elle a répondu : « Vous devez venir à ma loge après le spectacle. » Alors, il m'a amenée, et mon idole était là, vêtue de sa tenue de patinage. Ses costumes étaient suspendus dans la loge, et bien sûr elle et Otto parlaient dans je ne sais trop quelle langue, peut-être en norvégien, puis elle m'a donné une immense photo autographiée. J'étais au septième ciel.

OZ : *Dites-nous, saviez-vous qui était Barbara Ann Scott quand vous avez commencé à faire du patinage artistique?*

EM : À vrai dire, je ne le savais pas quand j'ai commencé à patiner. J'ai en quelque sorte un drôle de passé, mes parents étaient dans l'armée de l'air, alors nous déménagions un peu partout. Mais mon père et ma mère étaient en poste à Ottawa au moment où Barbara Ann était très connue et populaire. Puis, quand je suis arrivée, quand je suis tombée du ciel [rires], j'ai commencé le patinage artistique et je me souviens que ma mère me racontait des histoires formidables sur Barbara Ann Scott. Mais ce n'est qu'à l'âge d'environ neuf ans que j'ai déménagé à Ottawa. Et c'est quand j'ai déménagé à Ottawa que j'ai vraiment commencé à découvrir qui était Barbara Ann Scott, son apport au patinage artistique, toute son histoire. Je me souviens que la première histoire que j'ai entendue était celle de la voiture qu'elle avait reçue. Je me rappelle même dit : « Elle a eu une voiture? » [Rires] Vous savez, avec ces petits yeux d'enfant : « Elle a eu une voiture? Il fallait que je patine moi aussi. » Quand j'avais huit ou neuf ans, je commençais tout juste à patiner vraiment, c'est-à-dire à faire des compétitions et à considérer que c'était quelque chose de sérieux plutôt qu'une activité sociale. Et plus je le faisais! Je patinais au Minto Skating Club, où se trouvait entraînée Barbara Ann, et j'ai beaucoup appris à son sujet à cette époque. Elle est devenue mon idole, simplement parce que j'ai en quelque sorte grandi dans le monde du patinage artistique avec son histoire.

Vous savez, on en vient vraiment à rêver d'être comme elle. Et d'avoir sa voiture peut-être ó non [rires]. Ce qui est drôle aussi, c'est que l'on regarde toujours ce qu'ils portaient, n'est-ce pas? On se dit toujours : « Je n'arrive pas à croire qu'ils portaient ça et qu'ils patinaient dehors. » J'ai toujours su ce que c'était. Quand je ne pouvais pas avoir de temps de glace ici à Ottawa, mon entraîneur m'amenait sur le canal ou à la patinoire extérieure à l'hôtel de ville de Hull (enfin,

c'était Hull à l'époque), juste pour avoir plus de temps de glace. Et il disait toujours : « Barbara Ann patinait dehors, elle. » Alors, nous allions là-bas pour patiner et essayer de faire quelques sauts de plus, rien que pour avoir davantage de temps de glace.

Je n'avais encore jamais rencontré Barbara Ann, et l'après-midi où je présentais mon programme libre, le soir où j'ai remporté la médaille, elle a demandé à me rencontrer. Alors, j'ai eu la chance de rencontrer mon idole. Son nom avait une signification tellement importante dans ma vie et dans mon sport. J'ai donc eu droit à une rencontre en privé l'après-midi avant le soir où j'ai gagné, et ça m'a vraiment inspirée. Ça m'a vraiment encouragée. Je me souviens qu'elle m'a embrassée comme si elle me connaissait depuis toujours, et elle en savait tellement sur moi, j'étais vraiment impressionnée que quelqu'un comme Barbara Ann Scott en sache autant à mon sujet. On ne s'attend tout simplement pas à cela de la part d'une personne comme elle. Elle est très accessible. Je me souviens, en entrant dans la pièce, je me disais : « Je vais rencontrer Barbara Ann », et dès que je suis entrée, elle m'a mise à l'aise, elle m'a inspirée, et elle m'a beaucoup encouragée et stimulée. Mais pour revenir à votre question, je voulais simplement vous raconter cette petite histoire.

Cela dit, je reviens à cette soirée, je ne sais pas si vous connaissez toute mon histoire à Calgary, mais j'étais très, très malade. Vingt-quatre heures avant cette soirée, j'ai failli abandonner. Ils ont failli me retirer des Jeux olympiques parce que j'étais trop malade. Ils ne pensaient pas que je pourrais participer. Et je ne pouvais rien prendre à cause du contrôle antidopage. Je devais simplement livrer ma bataille et tout. J'ai vécu un moment extraordinaire. Nous étions assis dans une salle comme celle-ci avec environ huit personnes, vers deux heures du matin après le programme court, et j'occupais la troisième place. J'étais enveloppée dans une couverture, je frissonnais, je faisais 40,6 de fièvre. J'étais malade comme un chien. Tous ces gens parlaient, et je me suis levée au bout de la table et j'ai dit : « Bon. Vous êtes tous en train de décider de mon avenir à deux heures du matin aux Jeux olympiques, et c'est jour de repos demain. Je veux juste m'entraîner, ensuite nous prendrons une décision. Laissez-moi la journée, je vais m'entraîner et voir comment je me sens, et ensuite nous prendrons une décision, quand nous ne serons plus aussi fatigués. »

Tôt dans la journée, j'ai eu une séance d'entraînement et j'ai vécu un moment extraordinaire. Je ne sais pas si j'ai le temps de vous raconter cette histoire, mais quand je suis allée m'entraîner, nous ne voulions faire qu'une séance de vingt minutes, parce que ma température était encore très élevée, et toute l'équipe canadienne de hockey est arrivée. J'étais dans tous mes états. Ils sont arrivés, ils ont marché vers le banc des joueurs sans parler et ils se sont assis. Ils ne se parlaient pas du tout entre eux. Leur entraîneur s'est assis derrière eux, comme ça. Puis, ils m'ont regardée m'entraîner. Bien sûr, mon entraîneur me disait : « Vas-y doucement », et j'étais tellement malade, mais n'importe quel autre jour, j'aurais été aux anges, évidemment. L'équipe canadienne de hockey qui venait me voir patiner, il y avait de quoi. Après que j'ai quitté la glace, en fait, dès que j'ai quitté la glace, l'équipe s'est levée pour partir, et je suis tombée sur l'entraîneur dans ce couloir sombre, toutes les lumières étaient éteintes. Il n'y avait que

l'entraîneur et moi, et nous nous sommes croisés par hasard. Je l'ai arrêté et j'ai dit : « Je m'appelle Elizabeth Manley. » Il a ri et il a dit : « Je sais exactement qui vous êtes », et j'ai répondu : « Merci d'être venus à mon entraînement »; Katarina Witt n'avait même pas assisté à mon entraînement, elle! [Rires] Il a dit : « Je vais vous dire pourquoi je suis venu », et j'ai demandé : « Pourquoi? », parce qu'il est très rare que ça arrive, et il a répondu : « Mon équipe doit jouer la partie la plus difficile des Jeux ce soir, et je voulais que mes joueurs voient une vraie championne s'entraîner. Je voulais qu'ils soient inspirés. » Et c'est à ce moment que j'ai décidé de participer à la compétition. Grâce à cet étranger qui m'avait dit cela de façon tout à fait inattendue. Et puis, deux heures plus tard, ma rencontre avec Barbara Ann m'a inspirée encore davantage, et j'ai dit à tout le monde : « Je m'en fiche si je dois ramper, je vais participer à cette compétition, je suis ici, je me suis entraînée, j'ai travaillé toute ma vie pour ça et je n'abandonnerai pas parce que je suis malade. » Vous connaissez la suite.

Alors, vous voulez savoir quels sont mes souvenirs du soir où j'ai remporté la médaille? Je n'ai aucun souvenir d'avoir patiné, aucun. Rien. La première chose que j'ai dite après avoir quitté la glace est : « Est-ce que j'ai réussi tous mes sauts? » Je ne me souvenais de rien. Pendant le reste de cette soirée, j'étais tout simplement soulagée d'avoir gagné. J'étais si excitée d'avoir gagné, d'avoir réussi. Toutes ces épreuves et tout, puis ces deux petites rencontres la veille qui m'ont décidée à participer à la compétition. Je ne sais même pas si Barbara Ann le sait, mais elle a grandement influencé ma décision d'aller de l'avant.

PH : *Pouvez-vous nous expliquer la différence entre les figures d'école et le patinage libre?*

BAS : Ils ne font plus les figures d'école, ce qui est triste à mon avis. C'est comme un pianiste qui ne ferait pas ses gammes avant de jouer une sonate. Les figures étaient très nombreuses, il y en avait 72 qu'il fallait apprendre à mesure que notre niveau de compétition augmentait. Mais pour moi, c'est la base du patinage artistique. Je pense que beaucoup de patineurs de mon époque, et même de l'époque de Scotty Hamilton et de Peggy Flemming, ont fait des figures d'école. Ils sont conscients que c'est la base du patinage artistique. Les figures permettent d'apprendre la maîtrise des carres, la force et la discipline. Il se trouve que j'adorais faire les figures, je trouvais cela fascinant. Beaucoup de patineurs n'aimaient pas cela, mais c'est la base du patinage artistique. Maintenant, ils n'enseignent plus les figures, et il y a beaucoup de chutes. Je passais sept de mes huit heures d'entraînement à faire des figures d'école parce que dans les compétitions de niveau sénior, parfois, les six figures étaient tirées au sort le soir d'avant, alors il fallait pratiquement toutes les connaître, car on ne savait pas ce qui allait arriver. J'adorais ça, et encore à ce jour, si quelque chose n'est pas tout à fait dans le bon angle, ça me dérange, et je dois l'arranger. Mais c'est un peu bête. C'est comme une maladie. Mais ça m'a été inculqué. Quant au patinage libre, dans mon temps, nous avions quatre minutes pour notre programme consacré aux sauts et aux pirouettes. Pendant ces quatre minutes, nous pouvions choisir n'importe quelle musique, nous pouvions faire notre propre chorégraphie (ou celle de notre entraîneur). Nous savions quels étaient les éléments les plus difficiles, alors nous essayions de les intégrer à notre

programme. Mais c'était à nous de décider comment les faire et à quel endroit, et de choisir nos pas. Et je pense qu'à l'époque, c'était beau à voir, tout en étant technique.

Tout le monde se moque de moi parce que j'ai été la première à faire un double lutz, au championnat canadien, et qu'aujourd'hui les patineurs font des quadruples lutz. Et je dis toujours à Donny Jackson : « J'ai fait le premier, puis il a fallu que tu t'en mêles, que tu fasses un triple, et que tu me laisses en plan! » Le patinage a donc progressé, comme tous les sports, et maintenant les patineurs sont extraordinaires. Mais je pense que s'ils permettaient à nouveau aux patineurs de... De nos jours, il y a tant d'éléments obligatoires que les patineurs finissent tous par faire la même chose et ils n'ont plus le temps d'être eux-mêmes ou d'être originaux. Voilà la différence selon moi par rapport à comment c'était à l'époque de la « préhistoire » du patinage.

*OZ : Vous avez eu l'occasion de faire des figures imposées et du patinage libre. Avez-vous une préférence?*

EM : Le patinage libre, sans ombre d'un doute [rires]. J'ai remporté l'épreuve de patinage libre à Calgary et au championnat du monde. J'ai toujours été très bonne en patinage libre, j'ai toujours aimé les sauts, la technique. Le patinage libre a toujours été ma force. Je suis devenue très bonne pour faire des figures, mais comme je ne l'étais pas au début, c'est comme si j'avais gardé cette réputation, et que l'on n'avait pas à me donner de bonnes notes. En quelque sorte, j'étais soudainement devenue douée pour l'exécution des figures, mais comme je ne l'avais pas toujours été, les juges n'avaient pas à m'accorder de bonnes notes. C'était très frustrant, parce que je suis vraiment parvenue à bien maîtriser les figures. Ça a été un dur combat pour moi de prouver que c'était le cas. Mais bon, comme j'allais le dire, voulez-vous que je passe à la question suivante? Est-ce que je regrette qu'on les ait laissé tomber? J'ai perdu les Jeux olympiques à cause des figures, mais on n'aurait jamais dû les laisser tomber.

*OZ : Pourquoi?*

EM : Je suis sûre que c'est l'affirmation la plus étrange que vous aurez entendue : parce que les figures apprenaient aux patineurs de véritables habiletés techniques. De la maîtrise des carres à la concentration, en passant par l'engagement et la détermination à se concentrer véritablement sur quelque chose. Ce qui arrive aujourd'hui en patinage, je trouve, c'est que l'on précipite les jeunes sur la patinoire avec quarante autres, et ils filent à toute vitesse au son du 89,9, de la musique rock qui retentit dans les haut-parleurs. On ne leur apprend pas à se concentrer et à contrôler leur esprit.

Quand nous faisons des figures imposées, un silence de mort régnait dans l'aréna. Personne n'avait le droit de parler, et nous passions quatre à cinq heures dans ce silence où c'était presque comme de la méditation. Et la maîtrise des carres que l'on acquiert en exécutant les figures imposées est tellement importante pour le patinage; c'est pour cette raison que les joueurs de hockey engagent des patineurs artistiques pour les aider à améliorer leur technique de patinage. C'est parce que les patineurs artistiques savent comment utiliser les lames adéquatement : ils

comprennent le rôle des carres, l'importance de la qualité des lames, ce qu'elles permettent de faire, les différents angles dans lesquels les placer, et c'est ce que les patineurs apprenaient grâce aux figures. C'est vraiment ça qui fait un vrai bon patineur. Le patinage libre est le prolongement de tout cela. Maintenant que les figures ne sont plus au programme, j'ai l'impression que ce qui arrive en patinage aujourd'hui, c'est que les jeunes se blessent plus tôt; ils ne saisissent pas la notion des carres, ni celle du véritable patinage. Ils se lancent dans les airs sans comprendre leurs lames, sans comprendre sur quelle carre ils doivent faire l'appel pour se retrouver dans les airs.

Donc, j'ai perdu les Jeux olympiques à cause des figures, mais je suis la première à dire que l'on n'aurait jamais dû s'en débarrasser. Parce que je suis entraîneuse maintenant et que je vois le résultat. Je le vois. Je ne peux pas enseigner aux jeunes un retournement typique ó en patinage, il y a entre autres le contre trois et le rocker, ce sont des retournements différents ó, ils ne comprennent pas. Parce qu'ils ne comprennent pas comment s'appuyer sur telle ou telle carre, mais les figures le leur auraient appris.

*OZ : Leur enseignez-vous les figures dans ce cas?*

EM : Je le faisais quand j'étais aux États-Unis. Avant de revenir à Ottawa, j'étais entraîneuse aux États-Unis et je le faisais parce qu'il y avait une patinoire réservée au patinage artistique, alors nous avions tout le temps qu'il fallait. Mais les lames étaient différentes, les patins étaient différents, tout était différent, vous savez? Alors, c'est un peu difficile de le faire aujourd'hui parce que l'équipement des jeunes n'est plus fait pour faire des figures.

*OZ : Comment leur apprenez-vous ces choses alors?*

EM : Il existe différents éléments en patinage que l'on appelle maintenant « mouvements de transition », et d'autres choses semblables, mais je ne pense pas que ce soit la même chose.

*OZ : Comment le rôle des patineuses artistiques a-t-il changé depuis l'époque de Barbara Ann Scott, dans les années 1940?*

EM : Les habiletés techniques, tout simplement. On peut même constater la différence entre l'époque où je patinais et aujourd'hui. J'étais la seule patineuse au monde à faire un triple lutz. Maintenant, c'est un élément obligatoire. Toutes les patineuses du monde le font. Mais j'étais la seule à le faire dans les années 1980, alors ce sont vraiment les habiletés techniques qui ont évolué, les sauts. Par exemple, Barbara Ann ne faisait que quelques doubles, tandis que maintenant toutes les patineuses font des triples. Au fil du temps, le niveau de patinage a évolué, mais l'équipement aussi, ainsi que la technologie qui se cache derrière et les méthodes d'entraînement hors glace; bref, il existe des moyens de repousser les limites du corps. Barbara Ann ne disposait pas de telles ressources à l'époque, elle a réussi par ses propres moyens. Tout comme moi. Je pense à notre compréhension du mouvement et du fonctionnement du corps; cela n'existait pas dans les années 1940. Alors, c'est ainsi que le patinage évolue. Vous savez, dans vingt

ans, le patinage aura encore complètement changé, on verra les patineuses faire des quadruples. Dieu merci, j'aurai pris ma retraite avant que cela ne se produise!

*OZ : Comment Barbara Ann Scott a-t-elle influencé le patinage artistique, et particulièrement le patinage artistique féminin?*

EM : Je pense qu'elle a eu une influence sur le sport féminin en général, pas seulement sur le patinage artistique. Elle était tellement connue et populaire qu'en plus d'avoir popularisé le patinage artistique, elle a selon moi popularisé le sport féminin. Je le crois vraiment. Parce qu'elle est la seule dont on peut mentionner le nom en sachant que tout le monde le connaît. Et je pense que c'est parce qu'elle compte parmi les premières athlètes féminines qui ont connu un véritable succès, qui ont vraiment retenu l'attention du public, et je crois que ça a ouvert bien des portes aux femmes en leur montrant qu'elles n'avaient pas à craindre d'entrer dans le monde du sport. Parce qu'à une certaine époque, les femmes étaient censées rester à la maison, n'est-ce pas? Elle a véritablement franchi cette barrière. Et comme elle était une personne adorable que tout le monde aimait, son parcours a montré que ce n'était pas une mauvaise chose qu'une femme fasse du sport. (Si vous voyez ce que je veux dire.) Je pense que cette influence ne s'est pas fait sentir en patinage artistique seulement, mais bien dans le sport féminin en général.

*OZ : Vous sentez donc que c'était peut-être le bon moment?*

EM : C'était le bon moment. Tout à fait. Je veux dire, il y avait sans doute beaucoup de femmes qui faisaient du sport, mais elles n'étaient pas populaires. On parlait toujours du hockey, et c'était toujours l'affaire des hommes; je pense qu'elle a fait tomber cette barrière, qu'elle a ouvert les yeux aux gens, avec brio, en les amenant à penser : « Oh, les femmes peuvent faire ça. »

*PH : En 1947, vous avez remporté le championnat européen, le championnat du monde et le championnat nord-américain. Comment vous sentiez-vous après avoir remporté chacun de ces événements la même année?*

BAS : En réalité, on n'envisage pas vraiment les choses de cette façon. Je n'ai pas pu participer au championnat canadien parce qu'il avait lieu pendant que nous étions en Europe et par nous, j'entends les patineurs qui prenaient part à la compétition là-bas. Mais c'était excitant en quelque sorte, car le championnat européen, le championnat du monde et les Jeux olympiques n'avaient pas eu lieu depuis 1936 à cause de la Seconde Guerre mondiale. Donc, c'était exaltant d'être sélectionné, et c'était un grand honneur de représenter notre pays pour la première fois depuis 1936. Mais c'était à l'extérieur, alors il a fallu un peu de temps pour s'habituer au vent et à la neige, et il fallait continuer malgré tout. Parfois, les gens qui nettoyaient la patinoire faisaient la grève, mais cela nous apprenait à ne pas nous en faire, vous savez, c'était pareil pour tout le monde. Mon père disait toujours : « Fais tout simplement ce que tu as à faire et ne te plains pas », ce qui est assez juste. Et Sheldon Galbraith, qui était mon entraîneur à l'époque, disait toujours la même chose : « Eh bien, nous allons nous arranger, allons-y. » Je pense que j'ai

remporté ma première victoire à Davos, en Suisse, aux championnats européens. J'ai vraiment reçu un bel accueil à Davos, les gens m'avaient en quelque sorte adoptée, c'était si agréable, et j'étais excitée d'avoir gagné là-bas. Je me disais que papa aurait été content.

Puis, nous sommes allés à Stockholm; bien sûr, à Davos, il faisait soleil pendant le jour, donc c'était plutôt agréable. Mais nous sommes allés à Stockholm pour le championnat du monde, et il faisait -20 °C. La glace était aussi dure qu'un plancher de marbre. C'était vraiment différent, mais nous avons fait nos figures d'école. Les pauvres juges! Nous sortions pour faire une figure, puis nous retournions nous asseoir au chaud dans le vestiaire. Mais les juges, eux, se tenaient sur d'épais tapis, ils portaient tous des bottes, et je ne sais pas comment ils ont pu endurer le froid, mais ils l'ont fait pour juger nos performances. Puis, l'épreuve de patinage libre avait lieu le soir. Les Suisses aimaient ma musique, alors ils frappaient des mains en suivant le rythme : c'était encourageant et ça m'aider à me sentir bien. C'était tout simplement exaltant, c'était difficile d'exprimer que je voulais maintenant aller aux Jeux olympiques l'année suivante. Je crois que c'est vraiment ce à quoi je pensais. Et je n'arrivais pas à le croire. Je me disais que quelques amis viendraient peut-être m'accueillir à la gare. À Ottawa, mon Dieu, ils étaient là. Les écoliers m'aimaient; je suis certaine qu'ils ignoraient qui je pouvais bien être, mais ils ont eu droit à une journée de congé, donc ils m'aimaient bien. Le maire Lewis et le premier ministre King sont venus nous rencontrer aux édifices du Parlement où il me semble que c'était là où, ou peut-être était-ce à l'hôtel de ville. C'était il y a longtemps, en 1947. Il y a assez longtemps. Mais je n'arrivais pas à croire que l'on s'intéresse autant à ma victoire.

C'est à ce moment que j'ai reçu la Buick décapotable jaune canari avec des bancs de cuir rouge. Bien sûr, c'était extraordinaire! Je n'avais encore jamais eu ma propre voiture. J'ai dit au maire Lewis : « Je ne peux accepter ce cadeau », parce que nous avons seulement le droit d'accepter un cadeau de 25 dollars ou moins, et je voulais aller aux Jeux olympiques. Puis, il a répondu : « Ne vous inquiétez pas, nous avons vérifié auprès de toutes les organisations sportives, et ils ont répondu que c'était d'accord. » J'ai donc conduit la voiture jusqu'à Prescott pour y passer la fin de semaine avec des amis, et l'un d'entre eux m'accompagnait. Nous roulions les vitres baissées, et quand il s'est mis à neiger, nous n'arrivions pas à les fermer! Elles étaient coincées, dans cette voiture flambant neuve. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas conduit la décapotable très souvent par la suite. Peu après notre retour à la maison, j'ai participé au championnat nord-américain pour la deuxième fois. Je l'avais remporté en 1945, et il se disputait aux deux ans; donc j'ai défendu mon titre à Ottawa. Ensuite, c'était l'entraînement d'été. J'avais environ un mois de congé, puis je devais reprendre l'entraînement d'été pour l'année suivante. Mais tout le monde était si gentil avec moi; je n'arrivais pas à y croire. Et quand je devais prononcer un discours, j'étais terrifiée, parce que j'avais toujours été comme une petite souris, timide, patinant huit heures par jour. C'était incroyable que l'on s'intéresse autant à moi.

*PH : Y a-t-il un endroit, une personne ou un événement dans votre vie qui vous ait particulièrement marquée?*

BAS : Eh bien, comme j'en ai déjà parlé, je dirais que c'est de voir le drapeau du Canada hissé au sommet du mât et d'entendre chanter le « Ô Canada » si loin de la maison. Je pense que c'est l'un de mes plus merveilleux souvenirs. Et mon retour à la maison, ainsi que tous les gens d'Ottawa qui ont toujours été si gentils avec moi toute ma vie.

OZ : *Pourquoi croyez-vous que les patineurs artistiques d'Ottawa se sont distingués sur la scène internationale?*

EM : Je vais répondre à cette question le plus honnêtement du monde : c'est parce qu'Ottawa offre un véritable soutien à ses athlètes. On les reconnaît, on s'efforce de saluer leur travail. Ne serait-ce que par de petits gestes : par exemple, quand j'avais douze ans, le premier ministre Trudeau m'a fait asseoir à une table en face de la reine Élisabeth quand elle est venue signer la constitution. Il accueillait à bras ouverts les athlètes locaux, les talents locaux. J'ai l'impression qu'Ottawa a toujours été ainsi, et si vous allez au Temple de la renommée des sports au centre-ville et que vous regardez les athlètes d'ici, si vous parlez à n'importe lequel d'entre eux, il aura inmanquablement un mot à dire sur Ottawa.

J'ai visité beaucoup d'autres villes; je ne dis pas qu'elles n'offrent pas leur soutien aux athlètes, mais il y a quelque chose de particulier à Ottawa. Je n'aurais jamais remporté une médaille olympique sans Ottawa, je l'ai toujours dit. Et c'est ma façon de manifester ma gratitude envers ma ville, parce que c'est elle qui m'a donné le courage d'aller de l'avant. On me donnait du temps de glace au Centre municipal. Nous n'avions pas d'argent, et les gens m'aideraient. Ils s'efforçaient de faire des choses utiles pour m'aider à réaliser mon rêve. Des choses qu'ils n'étaient pas obligés de faire. Mais ils les faisaient, ils savaient qui j'étais, ils savaient quel était mon rêve et ils faisaient des pieds et des mains pour m'aider. Je pense que ça a toujours été important pour Ottawa de soutenir ses athlètes. Si je n'avais jamais déménagé à Ottawa, je n'aurais jamais été une championne olympique. Je le crois sincèrement. Ottawa a été le pilier de ma carrière.

PH : *Quand vous êtes revenue à Ottawa en 1948 et qu'une autre parade a été organisée pour vous, était-ce différent de la première fois?*

BAS : C'était tout simplement merveilleux cette fois encore, et je pense que c'est cette année-là que ma mère et moi avons eu l'honneur d'être invitées dans l'enceinte du Parlement pendant que les députés siégeaient. Beaucoup d'entre eux étaient des amis de mon père. Je ne me rendais pas compte à quel point c'était un grand honneur, enfin, je savais que c'était un honneur, mais je n'étais pas consciente que les femmes n'étaient habituellement pas invitées dans les salles de séance.

PH : *Qu'avez-vous fait après avoir accroché vos patins, comme on dit, et vous être retirée du patinage artistique?*

BAS : Eh bien, je ne suis pas vraiment devenue patineuse professionnelle. Je devais aider ma mère : elle était veuve et ça n'avait pas été facile pour elle, avec les leçons et tout. Donc, j'ai commencé patiner. Je ne sais plus si j'ai fait une tournée au Canada en premier ou si j'ai patiné au Roxy Theatre pendant deux semaines à Noël, et c'était certainement une expérience différente, sur une petite scène. Et je pense que le matin de Noël ou non, le matin du jour de l'An ou, nous présentions un spectacle. Je crois qu'il y avait trois personnes dans l'assistance ce matin-là; tout le monde avait fait la fête. Mais c'était une expérience, et j'ai appris à patiner sur une petite surface, puis j'ai fait une tournée au Canada; c'était formidable. Le spectacle s'appelait *Skating Sensations of 1950*, il me semble. Il était organisé par Tommy Gorman. Nous nous sommes arrêtés dans chaque ville ou village où il y avait un aréna commémoratif. Plutôt que d'ériger des statues, ils bâtissaient des arénas commémoratifs, donc nous avons présenté le spectacle dans de nombreuses villes. J'adorais ça. La plupart des patineurs étaient des Canadiens. Et je crois que c'est l'été suivant que je suis allée à Londres, pour participer au spectacle *Rose Marie on Ice*; c'était amusant. Nous devons suivre des cours de art dramatique, pour avoir l'air de dire ce que nous étions censés dire.

*OZ : Pensez-vous qu'il y a une différence entre la manière dont les patineurs artistiques sont accueillis par le public aujourd'hui et celle dont ils l'étaient à l'époque de Barbara Ann Scott?*

EM : Aujourd'hui, les patineurs artistiques sont. Eh bien, Barbara Ann était une célébrité à sa propre façon. Mais les patineurs artistiques de nos jours sont plus commercialisables, je suppose qu'on peut le dire ainsi. Mon entraîneur était toujours. C'est intéressant. Et il est intéressant que l'on m'ait surnommée « l'enfant chérie des Canadiens » parce que l'on appelait Barbara Ann ainsi, et puis, pour une raison ou une autre, on m'a donné ce surnom. Je pense que l'on m'a toujours appris à être une athlète respectueuse : je devais respecter mes concurrentes, ma famille, mes entraîneurs, vous savez, faire preuve d'un minimum de respect. Et je pense que les patineurs aujourd'hui. Ils sont considérés comme des athlètes, mais il y a encore des gens qui veulent Barbara Ann. Les gens veulent encore cette fille douce et gentille. Je pense que les Canadiens ont toujours beaucoup tenu à leurs chouchous, à ceux qui les ont vraiment touchés. Et je pense que c'est ce que Barbara Ann a accompli dans notre sport. Parce qu'elle est toujours restée la même, et je suis toujours restée la même aussi. Je crois qu'aujourd'hui, les patineurs ne sont pas considérés comme des chouchous, pourrait-on dire, mais comme des athlètes. Mais l'on m'a toujours appris à rester comme Barbara Ann.

*Les Archives de la Ville d'Ottawa aimeraient remercier Barbara Ann Scott, Elizabeth Manley et Paul Henry.*

*Un grand merci également à Tom King, l'époux de Barbara Ann Scott, et à son orchestre de jazz, Tom King and the Royal Chicagoans, qui ont fourni la musique.*

*Venez visiter l'exposition à hôtel de ville d'Ottawa, au 110, avenue Laurier Ouest, de 9 h à 18 h tous les jours. L'entrée est gratuite.*

*Merci d'avoir été des nôtres. Au plaisir de vous voir à l'exposition.*